

4
LE .

SOLITAIRE FRANÇAIS,

SUR

LES BORDS DE LA TAMISE.

A *12*

UN DE SES AMIS EN SUISSE.

TRANSIVIMUS PER IGNEM ET AQUAM, ET EDUXISTI NOS
IN REFRIGERIUM.

PSALM LXV.

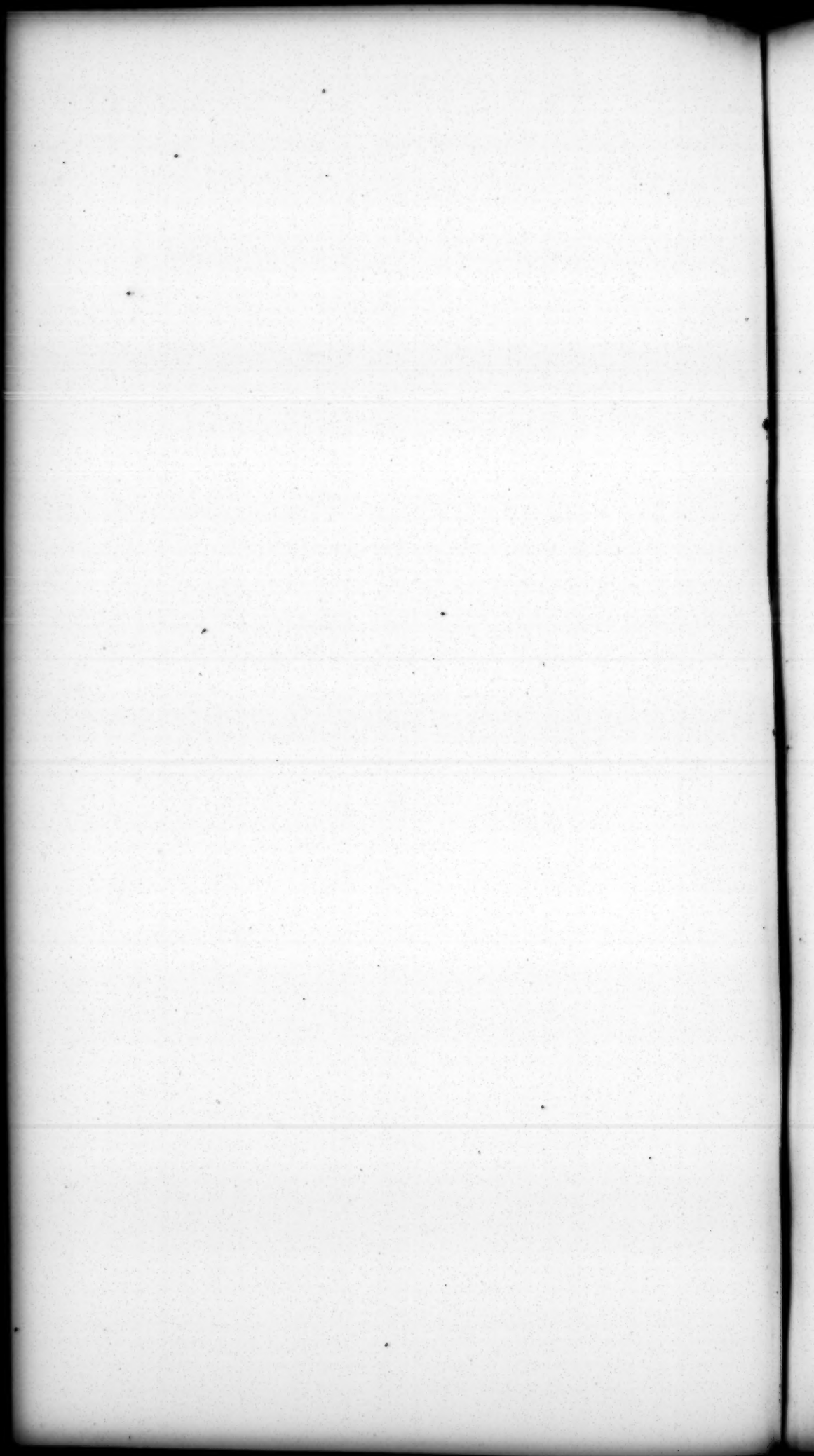
A LONDRES:

CHEZ PETER ELMSLY, No. 87, STRAND.

1793-

[PRIX SIX-PENCE.]





LE
SOLITAIRE FRANÇAIS,
5

SUR
Les Bords de la Tamise.

TOI, qui n'a guère encore, au temple de mémoire,
Comptois avec orgueil tant de siècles de gloire :
Toi, qui par tes grands rois, tes sages, tes héros,
Par tant de monumens et d'illustres travaux,
Pouvois le disputer à l'antique Aulonie :
Ecole du bon gout, théâtre du génie,
France, brillant séjour des arts et de l'honneur,
Et qui fûs si long tems celui de mon bonheur ;
Hélas ! c'en est donc fait, ô ! Puissance superbe,
Ta grandeur est passée, et ton thrône est sous l'herbe,

C'en est fait, tu n'es plus : par tes derniers forfaits
Ton nom même à l'opprobre est voué pour jamais.

Des secrets de mon âme entier depositaire,
Alcime, toi toujours qui me tins lieu de frere,
Dont les maux, les plaisirs, les goûts, les sentimens,
Furent aussi les miens, dès mes plus jeunes ans,
Des tranquilles reduits, où l'heureuse Helvétie,
Depuis nos longs malheurs, t'offre une autre patrie,
Où, tantôt près des lacs, aux sîtes les plus frais,
Tantôt dans l'épaisseur des immenses forêts,
Au sein de la nature, et d'un peuple de Sages,
Tu contemples en paix mille beautés sauvages,
Les ateliers du tems, l'empire des hyvers,
Ces sommets fourcilleux, vieux comme l'univers,
Sous le poids des frimats leurs masses gémissantes,
La fonte des glaciers, leurs cascades bruyantes,
Des abymes sans fond, la chute des torrens,
Et les chocs éternels du tonnerre et des vents :
Du pied de ces rochers, où, dans la solitude,
L'homme, et ces grands objets font ta plus chere étude,
Ecoute, mon ami, les cris de ma douleur,
Et du moins qu'avec toi je soulage mon cœur.

Quand j'ai vû par debris notre puissant Empire
Tomber, et fécondé par un peuple en delire,
Un sénat factieux, au nom sacré des loix,
Ravir nos biens, briser le sceptre de nos rois,
Jetter dans un cachôt le monarque lui-même :

Au sein de ces fureurs, quand j'ai vû le blasphème,
Et l'athéisme altier, dans ses fougueux transports,
Oser tout, braver dieu, la honte et les remords :

Ren-

Renverser temple, autel, les livrer au pillage,
 Joindre l'insulte au vol, les meurtres à l'outrage,
 Et sur les corps sanglans des ministres des cieux,
 Jurer d'anéantir la foi de nos ayeux,
 Partout l'impiété regnant avec le crime :

A cet horrible aspect, je te l'avoue, Alcime,
 Tour à tour indigné, tremblant, morne, et réduit
 A voir comme un bienfait l'arrêt qui nous proscriit,
 J'ai baigné mes foyers, mes amis de mes larmes,
 Et fuyant un séjour plein d'horreur et d'alarmes,
 Triste, seul, me trainant sous de sales lambeaux,
 Pour mieux me dérober aux poignards des bourreaux,
 En ces jours de massacre, où, partout dans la France,
 Le sang de l'homme juste au ciel crioit vengeance,
 Je suis venu chercher, loin de ces lieux cruels,
 Un peuple plus humain, le calme et des autels.
 Qu'a jamais soit béni le grand Dieu que j'adore,
 Des faveurs que sur moi sa main dispense encore !
 Outragé, poursuivi, volé, mis dans les fers,
 Battu de la tempête au sein des vastes mers,
 Il est donc vrai j'habite, après ces longs orages,
 De la riche Albion les fortunés rivages.

Salut, Ile célèbre, et chère aux malheureux,
 Qui, grâce à l'accueil d'un peuple généreux,
 Leur fais sous un grand Roi, sous ses ministres sages,
 Retrouver dans ton sein les plus doux avantages,
 La liberté, la paix, la sainte humanité,
 Les soins attendrissans de l'hospitalité,
 Ou plutôt le cœur même et d'amis et de frères,
 Salut : ah ! de nouveau pour tes soins tutélaires,

Reçois

Reçois et mes respects et ces transports si doux,
 Dont les mains vers le ciel, et le corps à genoux,
 Sur le sable, en secret, je t'adressai l'hommage,
 Au moment où je fûs déposé sur ta plage.

Deja depuis long-tems la Déesse aux cent voix,
 De ce peuple fameux m'avoit instruit des loix,
 Vanté sa liberté, sa raison, sa droiture,
 Son commerce, ses arts, son goût pour la nature,
 M'avoit peint sa valeur, sa fierté sur les flots,
 Et l'océan courbé sous ses nombreux vaisseaux,
 Partout payant tribut à sa vaste industrie.
 Soit jalousie, orgueil, amour de ma patrie,
 Soit préjugé d'enfance où j'ai long-tems vécu,
 Soit honte, et desespoir de s'avouer vaincu,
 Ces fastueux recits de gloire et de prodige,
 J'aimois à les traiter de fable et de prestige,
 Tant d'éclat en un mot importunoit mes yeux :
 Mais depuis qu'à loisir je vois tout sur les lieux,
 Ma jalouse injustice enfin est desarmée,
 Et Londres, je le dis, passe sa renommée.
 Peut être n'est-ce pas sans quelque ombre au tableau.
 D'un ciel trop embrumé l'humide et lourd manteau,
 Des maisons, des palais la terne architecture,
 Jette surtout l'ensemble un fond de teinte obscure,
 Je ne sçais quoi d'austère et de sombre en couleurs,
 Qui concentre l'esprit et rembrunit les mœurs ;
 Il est vrai, mais aussi partout quelle opulence,
 Quel luxe de grandeur et de magnificence !

Des ponts, des aqueducs, d'augustes monumens,
 Ouverts à l'infortune, aux mérite, aux talens :

L'an-

L'antique Westminster avec son Elisée,
 Si frappant pour les yeux, plus grand à la pensée :
 Chelsea, noble retraite, où le dieu des guerriers
 Repose en cheveux blancs à l'ombre des lauriers :
 Greenwich plus imposant, plus magnifique encore,
 Temple d'humanité dont tout Anglois s'honore,
 Où dans le plus beau site, et d'immenses jardins,
 On aime à voir errer ces vieux et bons marins,
 Ces restes de héros, de modernes Ulysses,
 Echappés aux dangers, couverts de cicatrices.

Vingt superbes Quarrés pompeusement bâtis,
 D'arbustes, de gazons, de bronzes embellis :
 Le cours majestueux de la vaste Tamise,
 Que mesure mon œil toujours avec surprise :
 Ses magasins, son port, où le jour et la nuit,
 Le commerce éveillé calcule et s'enrichit,
 Et ses mille vaisseaux, fiers souverains de l'onde,
 Portant et rapportant les richesses du monde.

Au loin dans les cités, dans les champs, sur les mers,
 De même quelle ardeur, et quels travaux divers !
 Où connoit t'on mieux l'art, aux plaines de Neptune,
 De maîtriser les vents, d'enchaîner la fortune ?
 Où le Dieu du génie enfanta t'il jamais,
 Ouvrages plus profonds, artistes plus parfaits,
 Sçût t'il aux ateliers, sous les mains qu'il emploie,
 Mieux façonner le fer, l'or, la laine et la soye,
 Mieux donner à l'acier le poli du crystal,
 A la grace cet air, ce tour original,
 Qui la relève encore et la rend si piquante ?
 Si je passe aux hameaux, là combien tout m'enchanté !

Les

Les guerêts sont couverts des plus riches moissons,
 D'innombrables troupeaux inondent les vallons :
 Ici des bois touffus, ou de gras paturages,
 Là de brillans jardins, de vastes paysages,
 Où, sur le même sol, la nature avec l'art,
 Semble en tout se confondre, et jouer au hazard.

C'est dans ces beaux reducts, ces retraites champêtres,
 Sous le tranquille toit de ses humbles ancêtres,
 Qu'il est doux d'observer l'heureux Cultivateur.
 Comme il sçait et sentir et goûter son bonheur !
 A le voir, au milieu de son riant domaine,
 Bien nourri, bien vêtu, sans entrave, sans gêne,
 Par mille essais nouveaux faire fleurir ses champs,
 Et sous les bras actifs de ses nombreux enfans
 Partout autour de lui féconder la nature :
 Ou libre, certains jours, des soins de la culture,
 A l'entendre, au milieu d'honnêtes villageois,
 Orgueilleux comme lui de leur titre d'Anglois,
 Vanter de son pays les exploits et la gloire,
 Et leur en raconter à table au long l'histoire,
 A ce naïf tableau, qui ne croit vivre encor,
 Au bon vieux tems du monde, aux jours de l'âge d'or ?

Joins, Alcime, à ces traits, pour derniers caractères,
 Qui distinguent ces fiers et braves Insulaires,
 Joins une âme profonde, un courage indompté :
 Peins toi le sang-froid même avec la loyauté,
 Un peuple ami des loix, libre sans fanatisme,
 Humain, hospitalier jusques à l'héroïsme,
 Réfléchi, parlant peu, mais sensible, et toujours
 A l'excès du malheur égalant les secours ;

Qui,

Qui, dans ce grand moment, par ses efforts sublimes,
 Veut d'un secte atroce, et trop féconde en crimes,
 Arrêter dans son cours les progrès destructeurs,
 En reprimer l'audace étouffer les fureurs,
 En préserver l'Europe et sur leur base antique,
 Rasseoir avec la paix, l'ordre et la foi publique :
 Voilà Londres et l'Anglois, tels qu'ils sont à mes yeux.

Sans doute, dans les jours d'un tems moins defastreux,
 La Seine à la Tamise, en superbe rivale,
 Pouvoit se comparer, et marcher son égale :
 Alors subsistoit l'ordre et nous avions un Roi.
 Malgré quelques abus, sous le frein de la loi,
 Toutes les passions frémissaient enchainées,
 Chacun voyoit en paix couler ses destinées,
 Les personnes, les biens, tout étoit respecté :
 L'industrie et les arts, l'aisance, la gaité,
 Les vertus, le sçavoir, les talens, la vaillance,
 La bonté de nos rois et leur magnificence,
 En repandant sur nous leur lustre, leur éclat,
 Peutêtre avoient rendu ce florissant Etat,
 Le plus bel ornement de l'Europe charmée :
 O ! souvenir amer de tant de renommée !

La France, mon ami, n'est plus, depuis cinq ans,
 Que le repaire impur des plus cruels brigands,
 Qu'un théâtre de mort, de fureurs et d'allarmes.
 O ! qui pourra remplir mes yeux d'assez de larmes,
 Pour pleurer nuit et jour, hélas, tant de malheurs !

La discorde, la faim, la guerre et ses horreurs ;
 Les plus doux nœuds rompus, la sœur contre le frere,
 L'ami contre l'ami, le fils contre son pere :

Au nom des droits de l'homme et de l'égalité,
 Tout un peuple abbruti par la férocité ;
 L'honneur dans les cachots, le crime dans la gloire,
 Ecrafant la vertu sous son char de victoire :
 Biens, titres envahis, tous les droits violés,
 Cent mille malheureux par le fer immolés,
 Leurs demeures en cendre, et la scélératesse
 Joignant à ces forfaits sa féroce allégresse :
 Plus de frein ; la pudeur et l'humble piété,
 Envain même aux autels cherchant leur sûreté ;
 Là mille objets d'effroi, des scènes révoltantes,
 Sous les coups, sous les fouets nos vierges expirantes ;
 Nos prêtres, par le main de monstres forcenés,
 Sur le pavé du temple indignement trainés,
 Et malgré leurs vieux ans, leur sacré caractère,
 Poignardés l'un sur l'autre au pied du sanctuaire.

Au lieu de ce pouvoir antique et révééré,
 De ce vertueux roi digne d'être adoré,
 Des tyrans, ou plutôt des tigres en furie,
 Dechirant par lambeaux le sein de la patrie,
 Et sanglans, l'œil en feu, de rage étincellans,
 Se disputant entre eux ses membres palpitans.

Loix, mœurs, finances, trône, enfin toute la France,
 Tombant avec fracas au fond d'un gouffre immense,
 Et les machinateurs de ce vaste attentat,
 Chefs, complices, rivaux, disciples de Marat,
 Se ceignant de lauriers au bord du précipice,
 Alors que s'engloutit ce superbe édifice,
 O ! malheureux François, ô coupable Paris,
 Voila de vos fureurs, voila pourtant les fruits.

Et

Et toi j'entens aussi, fontaine de Vaucluse,
 J'entens tes cris plaintifs, ta voix qui nous accuse.
 Beau climat, beau Tempé, doux vallons Vénaisins,
 Mais pour votre malheur de nos champs trop voisins,
 Qu'on t'a fait payer cher, ô terre desolée,
 Les biens dont jusqu'alors le ciel t'avoit comblée !
 Cet empire d'un pere, hélas, comment soudain
 L'as tu vû remplacé par un sceptre d'airain ?
 Pendant les longs débats hérissés d'artifice,
 Pour ourdir, consommer cette lâche injustice,
 Quel tissu de forfaits ! les autels depouillés,
 Les monumens détruits, tous les temples souillés ;
 Le sang à gros bouillons inondant les portiques ;
 Partout dans les maisons, dans les places publiques,
 L'épouvante, le deuil : de jeunes scélérats
 S'essayant, d'un œil sec, à des assassinats ;
 Des hordes de bourreaux, de farouches Bacchantes,
 Dansant de joie autour des victimes mourantes,
 Et malgré leurs sanglots, sur mille corps pressés,
 Les murrant sans pitié dans des antres glacés :
 Un Tournai, un Jourdan quels accens lamentables,
 Et quel frémissement à ces noms exécrables !
 Ah ! je rougis Alcime, oui, d'être homme, en pensant
 A ces monstres pétris et de boue et de sang,
 Tenant des coutelas, des hâches toujours prêtes,
 Pour s'élancer au meurtre et pour trancher des têtes.
 Et nos législateurs, nos augustes Solons,
 Du haut de leur puissance annonçant des pardons,
 Sous leur égide sainte ont mis ces Cannibales.
 Ils leur ont décerné des palmes triomphales...

Barbares, voila donc votre équité, sous vous,
L'innocence succombe, et le crime est absous.

Mais non, pour signaler la S. Æ incendiaire,
Ce n'étoit pas assez que d'un seul hé misphère :
Vois au dela des mers ce volcan sulphureux,
Exhalant ses vapeurs, et vomissant ses feux,
Devorer en un jour deux cents ans d'industrie :
Vois par lui la révolte allumée et nourrie,
Ne respectant ni chefs, ni puissance, ni rang,
Renverser loix, cités, noyer tout dans le sang,
Et le plus beau séjour, des plaines si fécondes,
La source des trésors n'aguères des deux mondes,
Au commerce éploré, sur son triste comptoir,
N'offrant plus que désastre et qu'un long desespoir.

D'un peuple trop credule adulateurs perfides,
Vantez nous aujourd'hui, charlatans homicides,
Vantez nous vos succès, vos triomphes affreux :
Voyez, en est ce assez, Sophistes malheureux ?
Ou non contens encor de vos tristes conquêtes,
D'avoir accumulé tant de maux sur nos têtes,
Vous seriez vous flattés, par un crime nouveau,
De mettre tout entier l'univers au tombeau ?

Dans le sombre chagrin qui déchire mon âme,
Alcime, tu croiras qu'au hazard je déclame.
Tout infernal qu'il est, ce ténébreux espoir,
Nos monstres ont pourtant osé le concevoir.
Quel doute, quand on voit marcher sous leur bannière,
Six cents mille assassins contre l'Europe entière :
Quand au mépris des droits, des sermens, des traités,
Et les plus solennels et les plus respectés,

Allumant

Allumant en tout lieu les flambeaux de la guerre,
 Soulevant les Etats, et désolant la terre,
 Ils ont, ces furieux, juré tous d'une voix,
 Sous les trônes brisés d'exterminer les rois.

Les Rois Celui de tous le plus juste peut être,
 Humain, doux, modéré, le plus excellent maître,
 L'héritier des Bourbons, des Capets, des Clovis,
 Notre monarque enfin, l'infortuné Louis,
 Eh bien, sçais tu quelle est sa fin triste et sanglante ?
 Ecoute, et sois saisi d'horreur et d'épouvante.

Cet auguste et bon roi, ce moderne Titus,
 Le pere de son peuple, et l'ami des vertus,
 Lui qui depuis les jours de sa plus tendre enfance,
 Jamais n'avoit pensé qu'au bonheur de la France,
 Dont le regne n'étoit qu'un cercle de bienfaits,
 Malgré tant de bontés, captif dans son palais,
 Depuis trois ans en butte aux insultes publiques,
 Forcé sous le poignard de sujets fanatiques,
 De souscrire à leurs loix, et devant l'univers,
 De se proclamer libre, écrasé sous leurs fers ;
 Ce déplorable prince, au sein de sa Bastille,
 Croyant se sauver lui, l'empire et sa famille,
 Avoit enfin fléchi sous la loi du plus fort,
 Et dans le trêve espoir, un jour, d'un meilleur sort,
 Il trainoit dans Paris, aux yeux de son royaume,
 De ses titres passés l'humiliant phantôme.

Ce n'étoit plus ce roi, ce puissant souverain,
 Qui d'un mot obéï, tenant tout sous sa main,
 Réfléchissant au loin l'éclat du diadème,
 Gouvernant par les loix, mais les créant lui-même,

Envi-

Environné des Grands, repandant des faveurs,
 Imprimant le respect, et s'attachant les cœurs,
 Du fond de ses conseils donnoit à tout la vie,
 Et partout dans l'Etat maintenoit l'harmonie.
 Le monarque forgé, par les nouvelles loix,
 N'étoit qu'un simulacre, une ombre de nos rois.
 Citoyen sur le trône, apparent Personnage,
 D'un vain titre pompeux il conserva l'usage;
 Mais en tout dépendant, refraint, sans liberté,
 De son propre domaine exclus, deshérité;
 Dans la sphère assignée à sa foible puissance,
 Ne trouvant sur ses pas que choc et résistance:
 Chef de l'empire, et nul pour tous les intérêts,
 Noble esclave, signant humblement des décrets,
 Et des législateurs le ministre modeste,
 Du pouvoir de Louis c'étoit là tout le reste.

C'en fût encore trop pour le fougueux Senat,
 Qui venoit de s'asseoir au timon de l'Etat:
 Il voulut regner seul: dès lors trame, imposture,
 Hypocrisie, audace, insolence, parjure,
 Rien ne fut oublié: les serviteurs pros crits,
 Les assassins payés, les brigands accueillis;
 Tous les agens du crime, et leurs mains sanguinaires,
 Les grands ébranlemens des fureurs populaires,
 De sinistres complots, de hardis attentats,
 Le monarque vingt fois menacé du trépas
 Tout fut bon, mis en œuvre et devint légitime,
 Pour attaquer, saisir et frapper la victime.

Ainsi, de jour en jour, par de sombres progrès,
 Se murissoit, Alcime, un des plus grands forfaits

Que

Que du sommet des cieux, l'astre de la lumière,
Dût jamais éclairer dans sa vaste carrière.

Mânes des du Guesclins, des Gastons, des Bayards,
Immortels Chévaliers, ô vous, de nos remparts,
Ainsi que de l'honneur les soutiens invincibles,
Dites, l'eussiez vous crû, Héros incorruptibles,
Vous qui, le fer en main, avec tous nos François,
Ne sçaviez que combattre et mourir pour nos rois,
L'eussiez vous crû jamais, qu'un peuple aussi fidèle,
Et toujours comme vous brûlant du plus beau zèle,
Instrument, vil jouet de monstres odieux,
Un jour seroit assez égaré, furieux,
Assez dénaturé pour voir d'un œil stoïque,
Que disje pour trainer d'une main phrénétique
A l'échaffaut son Roi Ce roi si généreux
Qui ne vecû, regna, que pour le rendre heureux ?
Ah ! si dans vos tombeaux, ranimant votre cendre,
Ma voix, braves guerriers, à vous se fait entendre,
Quel era votre effroi, que direz vous de nous,
En apprenant un crime aussi nouveau pour vous ?
Deja, deja je vois, dans vos demeures sombres,
A mon récit, pâlir, et frissonner vos Ombres.

Noir, et toujours grondant, de ses flancs ténébreux,
L'orage enfin vomit la poudre avec les feux :
La mort en un moment couvre tout de ses ailes.
Aux accens du tocsin, des phalanges cruelles,
Et de meurtre affamés deux cents mille Bandits,
D'une commune yvresse agitant les esprits,
Et la hâche à la main, avançant par cohortes,
Entourent le palais, en enfoncent les portes, ...

Ils

Ils entrent te peindraije, en ce moment d'horreur,
 Le massacre, les cris, le trouble, la terreur,
 Le choc des combattans, l'acharnement, la rage,
 Le zèle envain au nombre opposant son courage :
 Les défenseurs du trône affaillis, outragés,
 Les plus braves guerriers à leur poste égorgés,
 Le sang coulant par flots : soudain, à la même heure,
 Le Louvre, de nos rois la superbe demeure,
 Cet auguste séjour, moins admirable encor,
 Par la pompe des arts, et par l'éclat de l'or,
 Que par ces Potentats d'immortelle mémoire,
 Dont tout rappelle ici la splendeur et la gloire,
 Le Louvre devasté : trésors, meubles, lambris,
 Tant de riches dépôts, d'objets de si grand prix,
 Abandonnés au fer, à la flamme, au pillage :
 Enfin dans ce cahos de crime et de carnage,
 Le monarque et sa sœur, la reine et ses enfans,
 Tous fuyant à travers les morts et les mourans ?
 O jour, moment terrible, affreuse destinée !
 Hélas ! où courez vous, famille infortunée ?
 Arrêtez ... sous vos pas vous creusez vos tombeaux,
 Et vous allez tomber aux mains de vos bourreaux.
 Vains soupirs ! ... concentrant leur infernale joye,
 Nos monstres dans leur antre ont enfermé leur proie,
 Et là durant trois jours redoublant de fureur,
 Lui font boire à longs traits la coupe du malheur.
 Là, mon roi, tu t'entens accabler d'anathème,
 On profane à tes yeux le sacré diadème ;
 Arraché par l'audace, et flétri par l'affront,
 Aux pieds de ton fils même il tombe de ton front.

Plus

Plus d'espoir, plus d'amis, plus de gardes fidèles,
 Santerre, Pethion, d'ombrageux sentinelles,
 Les insultes, les fers, une lugubre tour,
 Tels seront désormais ton cortège et ta cour.

Cependant sous l'effort des leviers, des massues,
 Les monumens des rois, leurs bustes, leurs statues,
 Symbols de leur gloire et chef-d'œuvres des arts,
 Dans Paris à grand bruit tomboient de toutes parts.
 C'est parmi ces débris, ce fracas, ces ravages,
 Que l'auguste Captif essuyant mille outrages,
 Avec les chers objets compagnons de son sort,
 Trainé dans un cachôt vient attendre la mort,

La mort ... quoi contre un Roi, votre roi légitime,
 Vous pourriez jusque là, François, pousser le crime ?
 Sous quels noms iriez vous à la postérité ?
 Le complot en est fait, le dessein arrêté,
 Il mourra ce bon roi, malgré son innocence,
 En vain la Vérité tonne pour sa défense,
 Il mourra ... l'échaffaut déjà même est dressé,
 Et par les assassins l'arrêt est prononcé.

De ton malheureux Maître ami tendre et sublime,
 Qui pour lui te montras alors si magnanime,
 Malesherbes, dis nous, combien il te surprit,
 De quels touchans transports son grand cœur te ravît,
 Quand il lût dans tes yeux la funelle sentence :
 Dis qu'elle fût sa paix, sa céleste constance,
 Quelle aimable douceur il mît dans l'entretien,
 Et comme il te paût ne s'étonner de rien.
 Voulant à sa famille, ô redoutable épreuve !
 Donner de son amour une dernière preuve,

Il vient, et d'un tel air, qu'on croit à son abord,
Qu'échappé du nauf age il rentre dans le port.

Mais après les momens donnés à la tendresse,
Quand le front toujours calme et d'un ton de noblesse,
Il eût dit : adorons la volonté des cieux,
Pour la dernière fois je vous fais mes adieux,
Approchez, mes enfans, embrassez votre pere,
Tous deux jusqu' au tombeau respectez votre mere :
Tendre sœur, chere épouse il ne pût achever ;
Aux lamentables cris qu'il entend s'élever,
Aux sanglots, aux accens de douleur et d'allarmes
De ces infortunés qui l'inondent de larmes,
La nature sur lui reprenant tous ses droits,
De leurs bras il s'arrache, il fuit pâle et sans voix,
Et pour calmer ses sens, humblement en priere,
Il passe avec son dieu presque la nuit entiere.

O ! qui nous redira ses vœux, ses sentimens,
Ses soupirs pour la France en ces derniers momens !
Combien il supplia la suprême justice,
De ne pas à son peuple imputer son supplice.
Le doux consolateur de l'homme en tous ses maux,
Le Sommeil verse enfin sur lui quelques pavots :
Mais ô réveil affreux, l'épouvantable aurore
Que vint ce jour de sang à ses yeux faire éclore !
Que la honte et l'horreur, dans les siecles futurs,
En restent pour jamais à nos tyrans obscurs !
Mais qu'il fût, cher Alcime, en ce jour exécration,
Qu'il fut le saint monarque et grand et vénérable !
Combien le malheur même, et tant d'atrocité
Rehaussèrent encore en lui la majesté !

Je

Je l'avoüe, ô mon roi, j'avois, en téméraire,
Osé plus d'une fois juger ton caractère,
Souvent assimilant ta clemence à la peur,
J'accusois de foiblesse un trop généreux cœur.
O ! héros, saint Martyr, combien ta grandeur d'âme
Aujourd'hui me confond, et t'absout de tout blâme !

Mais l'instant est venu pour le fatal départ :
Santerre, au cœur de bronze, à l'œil sombre et hagard,
Le farouche Santerre, exécuteur du crime,
Paroit, et sans pâlir demande la victime.
Elle suit, l'âme en paix, pie, et traverse ainsi
Les flots d'un peuple immense, immobile et las.

Peuple vil et cruel ! voila donc ta vaillance ?
Tu crois en faire assez par ce morne silence.
Ah ! lâche, laisse là ta pitié, ton effroi,
Et s'il te reste encor quelque amour pour ton roi,
S'il est vrai que par toi la mort n'est pas jurée,
Sauve donc à mes cris cette tête sacrée,
Viens, fonde sur ses bourreaux, et que ces scélérats
Tombent seuls écrasés sous l'effort de ton bras.
Tout est sourd ... Ah ? cruels, vous voulez qu'il périsse,
Je le vois On arrive au lieu de son supplice.

En face des jardins de son brillant séjour,
Est un emplacement du plus vaste contour,
Noble enceinte autrefois aux fêtes destinée,
Mais maudite, depuis, par le dieu d'hyménée.
Là donc, et même au pied de ces marbres pompeux,
A son dernier Ayeul érigés dans ces lieux,
Louis n'a guère encor si chéri dans la France,
Qu'entouroient le respect, la splendeur, la puissance,

Au plus beau thrône assis, dans le rang le plus haut,
Là ce roi si puissant n'a plus qu'un échaffaut.

Mais il y monte ainsi qu'au char de la victoire.

Oui, fils de Saint Louis, vous montez à la gloire.

De lui même bientôt quittant ses vêtemens,

Fort de son innocence et de ses sentimens :

“ Je meurs, François, dit t'il, mais sans crime j'expire :

“ Puisse être au moins mon sang le salu de l'empire !

“ Je pardonne, et voudrois . ” Le fracas des tambours

A ces mots l'interrompt et suspend son discours.

Il se courbe, on l'étend sous l'infâme machine,

Le fatal couteau tombe, et Paris l'assassine.

Ah ! dumoins si le crime appelloit le remord.

Mais non, la cruauté survit même à la mort :

Cette tête tranchée, on la fait reparoitre,

Ces monstres, de son sang aiment à se repaitre,

Ils y baignent leurs mains, il y trempent leurs dards,

Cet effrayant spectacle enchante leurs regards.

O justice des cieux, et ta foudre en la nue

Sur eux, sur eux encor demeure suspendue !...

Ils vivent, ... de leur souffle ils infectent le jour !

Nous dumoins, vrais François, nous qu'anime l'amour,

Jusqu'à ce que le dieu, dont les mains redoutables

Atteignent tôt ou tard et frappent les coupables,

Signalant pour Louis la force de son bras,

S'arme enfin du tonnerre et venge son trépas,

Elevons dans nos cœurs, à ce Monarque auguste,

De douleur et d'estime un monument trop juste :

Payons à ses vertus le tribut de nos pleurs :

Que sa tombe par nous soit couverte de fleurs :

A son

A son malheureux fils, doux espoir de la France,
 Si touchant par son sort et par son innocence,
 Jurons sur ce tombeau, jurons lui notre foi.
 Et toi, du haut des Cieux, immortel et bon Roi,
 Si tu portes encor des entrailles de pere,
 Veille sur cet enfant, veille aussi sur sa mere.
 Dans la nuit des cachots qui les couvre aj urd'hui,
 Que ton ombre propice, en leur servant d'appui,
 Les soutienne au milieu de l'horrible tempête,
 Et parmi les poignards suspendus sur leur tête :
 Plus que jamais enfin, par tes secours puissans,
 Protège cet Empire et reçois nos sermens.

Ainsi ce sage Prince a vu finir sa vie,
 Alcime, c'est ainsi qu'un Tribunal impie
 N'a pas craint, en bravant et le Ciel et les loix,
 De violer en lui la majesté des Rois.
 Comment s'en étonner, quand souillés de blasphème,
 Ils ont, ces noirs brigands, à l'Eternel lui-même,
 Osé faire la guerre, et hardis Conjurés,
 Sapper de notre foi les fondemens sacrés ?

Apprens tout en effet, et sâche que la foudre
 Qui renverse le Thrône a mis l'Autel en poudre.
 Temples, culte, pasteurs, croyance, mœurs, vertu,
 Hélas ! oui, mon ami, nous avons tout perdu.
 Car ces restes mourans, cette creuse effigie
 D'un facerdote aride et désormais sans vie ;
 Cette foi mutilée, et ce rite bâtard,
 Sortis hier des mains d'un Camus d'un Treilhard,
 Est ce là, dis le moi, cet immortel ouvrage,
 Cet auguste dépôt, et ce bel héritage.

Que

Que jadis aux humains laissa lui-même un Dieu ?

Et ce ramas impur de Guides sans aveu,
De Ministres gagés, de Prêtres mercenaires,
Libertins, renégats, fange des monasteres,
Enfans de Bélial érigés en Mathans,
Ces nouveaux Abirons, ces modernes Dathans,
Tous ces chefs de mensonge inconnus à l'Eglise,
Voleurs, loups ravissans qu' elle anathématise.

• Ce triste Episcopat, en naissant condamné,
Vain phantôme d'honneur, squelette decharné,
Qu' avec armes, soldats et bandits pour cortège,
De pontifes tarés un groupe sacrilège
A leur tête le juif, l'effronté Dioscor,
Vient d'installer à force et de crimes et d'or ;
Ce pastorat d'intrus, ce régime adultere,
Quoi le prendrions nous pour ce grand ministere.
Pour cet Apostolat vénérable et divin,
Dont la succession et la chaine sans fin,
Par le mort, ni le tems jamais interrompue,
Dans son contour immense et sa vaste étendue,
Embrassant l'univers, les siecles, tous les lieux,
Par mille anneaux brillans, de la cîme des cieux,
Tient à Rome, et de là, comme une ancre dans l'onde,
Attache notre Eglise aux fondemens du monde.

Non, cher Alcime, non ; crois que jamais l'erreur,
N'aura ce caractère et ces traits de grandeur :
Qu'il n'est par libre à l'homme impie et téméraire,
De tourmenter ainsi, de tronquer, de refaire,
D'arranger à son gré l'œuvre du Toutpuissant ;
Maitre de ses desseins, et point d'autre, il prétend

Seul

Seul en regler la marche et l'ordre, et les limites,
 C'est à nous de rester dans les bornes prescrites,
 De l'entendre parler, et soumis à sa voix,
 D'adorer en silence et de suivre ses loix.
 Voilà pour un chrétien les oracles suprêmes.

Envain donc défiant Rome et ses anathèmes,
 Et du subtil sophisme épuisant les détours,
 Elle croit cette Eglise, à peine de deux jours,
 Vile écume des Clubs, impure Samarie,
 Toute saignante encor de son apostasie,
 Vainement elle croit, de la sainte cité
 Reproduire pour nous l'image et la beauté,
 Sans titre, sans pouvoir, sans formes canoniques,
 Assise insolemment sur les chaires antiques
 Des Denis, des Pothins, de tant de saints pasteurs,
 Qui nous parlent encor par leurs vrais successeurs,
 L'infidèle, de mort frappée à sa racine,
 Et portant sur son front sa coupable origine,
 Que peut t'elle être aux yeux des enfans de la foi,
 Qu'un éternel objet de scandale et d'effroi !

Ah ! qu' au pied d'un autel idolâtre et profane,
 Esclave d'un vain peuple et lui servant d'organe,
 Célébrant à son gré des Saints d'un gout nouveau,
 Elle encense un Voltaire et fête un Mirabeau :
 Ou que pour étayer sa caduque existence,
 Des enfers à grands cris évoquant la puissance,
 S'entourant du parjure, appelant les sermens,
 Elle étale en tout lieu l'appareil des tourmens,
 Je le conçois sans doute, et ce délire impie,
 N'en n'atteste que mieux toute son infamie :

Mais

Mais nous, Alcime, nous, pourrions nous sur les pas
 De cette légion d'innombrables Apostats,
 Sottement entichés d'un étendu civisme,
 Comme eux nous enfoncer dans les horreurs du schisme?
 Nous, enfans de l'Eglise, élevés dans son sein,
 Nous conduits pas à pas jusqu'ici par sa main,
 Aujourd'hui pourrions nous, indociles Ouailles
 Et Fils dénaturés déchirer ses entrailles ?

Et toi, Dieu de bonté, laisseras tu toujours,
 A tant de maux ensemble un aussi libre cours ?
 Sérions nous pour jamais rejetés de ta face ?
 Tes coups sont t'ils à mort, et n'est t'il plus de grace ?
 Je le sçais, oui, Seigneur, contre toi trop long tems,
 Nous avons, cœurs ingrats, tourné tous tes presens,
 Méprisé tes bienfaits, pris ta loi pour de songes,
 Repoussé ta parole, adopté des mensonges :
 Que n'avons nous point fait ? Ce flambeau radieux
 De ta religion qui brilloit à nos yeux,
 Dont l'éclat, dans la nuit de l'erreur et du doute,
 Depuis quinze cents ans dirigeoit notre route ;
 Ces graces, ces clartés que tu nous prodiguais,
 Ces jours que nous coulions à l'ombre de ta paix :
 Ces biens même, ces dons, tant de riches offrandes,
 A quoi nous ont servi des faveurs aussi grandes ?
 Peut-être à méconnoître encor plus tes bontés,
 A mettre ainsi le comble à nos iniquités.
 Nous l'avouons, Seigneur, soit foiblesse, ou malice,
 Tant d'abus révoltans provoquoient ta justice,
 Et long-tems suspendu, prêt à porter ses coups,
 Ton bras devoit enfin s'appesantir sur nous.

Frappe

Frappe donc, Dieu puissant, mais ne frappe qu'en pere,
 Vois nos maux, que nos pleurs desarmant ta colere.
 Protecteur de nos rois, ô Dieu de Saint Louis,
 Non, n'abandonne pas cet empire des Lys :
 Jette encor sur ces lieux quelques regards propices,
 Souviens toi, qu'en tout tems, sous tes sacrés auspices,
 La Vérité s'y plût, et qu'avec ton amour,
 Les plus rares vertus y firent leur séjour.

Dans ces momens encor de crime et de vertige,
 Quand tu daignes, Seigneur, nous montrer le prodige,
 De tant de saints héros, d'athlète de la foi,
 Persécutés, souffrant, et combattant pour toi,
 Ces Pontifes sacrés, ces Pasteurs vénérables,
 Par d'injustes decrets, des mains impitoyables,
 Arrachés de fureur à leurs troupeaux chéris,
 Et malgré leurs vertus, et leurs cheveux blanchis,
 Chassés, contraints de fuir, d'errer à l'aventure,
 Sans guide, sans secours, souvent sans nourriture,
 Dans les bois, les deserts, et les plus grands dangers,
 Délaisés au malheur sur des bords étrangers :
 Ou parmi les affronts, les clameurs inhumaines,
 Trainés dans les cachots, battus, chargés de chaines,
 Et trop souvent par ceux que leur soin fit nourrir :
 Eux, malgré tant d'horreurs, sans plainte, ni soupir,
 Calmes, l'air serein même, au sein de la souffrance,
 Soutenant d'Israël la foi par leur constance,
 Ne prêchant que pardon, les loix, l'ordre et la paix,
 Rendant à la vertu tous ses premiers attraits
 A ce touchant spectacle, ô suprême sagesse,
 Comment désespérer d'un reste de tendresse,

D

Et

Et ne point se flatter que tu n'as pas encor
De tes faveurs pour nous épuisé le trésor.

Loin du luxe et du bruit, mais non loin de la Ville,
Dans un réduit secret, solitaire et tranquille,
Où depuis que Borée a fait place au Printems,
Je suis venu chercher un air pur et les champs :
Site délicieux, à l'abri de la bise,
Valion à long contour, où l'auguste Tamise
Près d'orner de son cours l'opulente Cité,
Semble rouler ses eaux avec plus de fierté :
Là, sur le soir un jour, errant à ma manière,
Je venois d'adresser au ciel cette prière,
Quand vers moi, cher Alcime, un Vieillard à pas lents
S'avance ; sa démarche, et ses beaux cheveux blancs,
Son front cicatrisé, sa physionomie
Où respiroit un air mâle et plein d'énergie,
Tout en lui, tout m'annonce un de ces nobles Preux
Pour l'honneur et la foi retiré dans ces lieux.
Les vents, me dit bientôt l'illustre Solitaire,
Les vents, à ton insçu, sur leur aile légère,
Viennent de m'apporter tes douloureux accens.
Mets fin, cher Etranger, à tes gémissemens.
Va, non, ajouta t'il, d'une voix expressive,
En me faisant asseoir près de lui sur la rive,
Non, ne crois pas, Français, que tout soit sans espoir ;
Encore quelque tems, et Dieu te fera voir
Qu'il est aussi pour nous, ce qu'il fût pour nos peres,
Un Dieu juste, mais bon. Ecoute des mysteres,
Dont mon expérience, et des faits bien suivis,
Mon amour toujours vif pour un ingrat pays,

Et

Et dix mois de silence, au sein de la retraite,
 Me donnent quelque droit d'être ici l'interprète.
 Réfléchir, et me taire, est devenu ma loi,
 Mais je vais un moment y déroger pour toi,
 Te jugeant, mon ami, digne à ton air, d'entendre
 Les grandes vérités qu'il faut ici t'apprendre.

Nous étions sur un rêver, assis au bord des eaux,
 Sous un vieux peuplier dont les amples rameaux,
 Le sommet en panache, et le luissant feuillage,
 Formoient autour de nous le plus riant ombrage.
 Tout se taisoit au loin, l'air étoit calme et pur,
 Le ciel étincelloit d'or, de pourpre et d'azur :
 Les vallons, les coteaux parfumés d'ambrosie,
 Portaient aux sens charmés la fraîcheur et la vie.
 L'Été venoit d'ouvrir sa brillante saison :
 L'astre pompeux du jour, des bords de l'horizon,
 Projettant à longs traits sur l'onde et les campagnes,
 L'image des forêts et l'ombre des montagnes,
 Aggrandissoit encor ce spectacle imposant.
 Alors donc me fixant d'un regard pénétrant,
 Et cédant à l'ardeur qui l'échauffe et l'inspire,
 Le vieillard en ces mots continue à m'instruire.

Dieu qui tient en ses mains la vie et le trépas,
 Qui change et détruit tout, et seul ne change pas,
 Ce grand Dieu voit, du haut de son trône immobile,
 Des empires humains l'édifice fragile,
 S'écrouler, se dissoudre, et tomber à ses pieds.
 Ils tombent, et leur chute à nos yeux effrayés,
 Des Chefs insoucians accusant l'indolence,
 Et des Peuples pervers châtiant l'insolence,

Venge à la fois la terre et le ciel irrité.
 Je ne t'ir culpe pas, ô mon Roi : ta bonté
 Seule a fait tes malheurs : la France corrompue
 Ne nourrissoit que trop le venin qui la tue.
 Plus d'ordre dans les mœurs, de frein dans les esprits,
 Des bienfécances même un révoltant mépris,
 Le plus vil égoïsme, un luxe sans mesure,
 Des goûts blazés, des sens affammés de luxure,
 Des cœurs cadavereux, morts à tout sentiment,
 Sinon à l'intérêt, à la soif de l'argent :
 La bonté, la pudeur, ou la raison du Sage,
 Vouée au ridicule, aux traits du perfiffilage,
 La foi comme l'honneur éteints, anéantis,
 Les plus sacrés objets en farce travestis :
 Ajoute à ces fléaux tant d'horribles maximes,
 L'erreur changée en dogme et les vertus en crimes.
 Pour mieux nous perdre encor, nous souiller plus à fond,
 Suis de nos Imposteurs l'art perfide et profond.
 Vois pour tous les méchans leur coupable mollesse,
 Leur étude à séduire, à flatter la jeunesse,
 Tant de pièges tendus à sa simplicité,
 Tant de leçons de vice et d'incrédulité :
 Rappelle, si tu peux, ce déluge d'ordures,
 De scandaleux écrits, et d'infâmes brochures :
 Enfin dans les cités, à la Cour, chez les Grands,
 Jusque dans les hameux, vois, depuis quarante ans,
 Leur marche, leurs progrès, leurs complots, leurs in-
 trigues,
 Leurs ténébreux efforts, leur concert et leurs ligués,
 Surtout ce fanatisme et cette âpre fureur
 Contre notre loi sainte et son divin Auteur.

Cette

Cette contagion du thrône à la chaumière,
 Attaquant des vertus la sève nourricière,
 Et filtrant son poison dans le corps de l'Etat,
 En avoit séché l'âme, et flétri tout l'éclat.
 Vers sa perte à grands pas avançoit la Patrie.
 Je ne te peindrai pas son horrible agonie,
 Tu la vois, comme moi, sous le poids de ses maux,
 Au moment de rentrer dans la nuit du cahos.

Eh ! bien c'est, mon ami, du fond de cet abyme,
 Que Dieu doit arracher cette grande victime,
 Et qu'il veut nous sauver par ses puissantes mains :
 Il nous attendoit là dans ses profonds desseins.
 Oui, c'est par les excès de notre phrénésie,
 Aux cris du sang versé par la philosophie,
 Au milieu des poignards, à la lueur des feux,
 Et des débris fumans qu'elle étale à nos yeux,
 C'est par là qu'il vouloit ce Dieu juste, adorable,
 De nous faire un exemple à jamais mémorable,
 Donner à l'univers une grande leçon,
 Venger avec éclat les mœurs et la raison,
 Par ces coups accablans sur nous de son tonnerre,
 Instruire les mortels, épouvanter la terre,
 Nous mêmes nous punir, nous montrer nos erreurs,
 Et nous en corriger à force de malheurs.

Le métal fort toujours plus épuré des flammes.
 Ainsi devaient aussi se retremper nos âmes,
 Et prendre un nouveau lustre à ce brulant creuset.
 Disons le, Magistrat, Noble, Prince, Sujet,
 Prêtre, tout étoit mort, ou dans la léthargie.
 Crois que pour ranimer cette masse engourdie,

Et

Et la tirer des bras d'un si profond sommeil,
 Il falloit ce grand choc, cet éffrayant réveil.
 Je l'avoüe avec toi, le remède est terrible ;
 Mais admire du ciel la puissance invincible,
 Et son amour caché sous ces coups rigoureux.
 Le flambeau des vertus a rallumé ses feux.
 On pense, on voit plus juste, on se conduit en sage,
 Quelle ardeur pour le bien, dans les maux quel courage !
 Comme dans tous les cœurs se réveille la foi !
 Comme tout vrai Français aime encor plus son Roi,
 S'attendrit sur le sort de sa chere patrie,
 Et plein du noir tableau de sa gloire flétrie,
 Gémît, pleure, et soupire après l'heureux secours,
 Qui doit lui rendre enfin la vie et ses beaux jours !

Tant de larmes, de vœux ne seront point stériles,
 Ils reviendront les tems fortunés et tranquilles ;
 J'en jure par le sang du malheureux Louis,
 Par ses mânes sacrés, par son auguste Fils,
 Et par tous ces héros d'indomptable courage,
 Que du Var à l'Escaut, et du Danube au Tage,
 La gloire a rassemblés pour être nos vengeurs.

Mais, Français, il nous faut mériter ces faveurs.
 O combien nous étions profondément coupables !
 Il faut donc aujourd'hui pour nous inexorables,
 Frapper, immoler tout, vices, abus, défauts,
 Tarir jusques au fond la source de nos maux,
 Abjurer de l'orgueil tant de vaines chimeres,
 Reprendre la candeur, et la foi de nos peres,
 Cette noblesse d'âme et ces hauts sentimens,
 Qui de Clovis à nous les ont rendu si grands.

Il faut loin de nos mœurs bannir cette licence,
 Ce mépris des devoirs, ces airs de suffisance,
 Et ce ton qui nous vouë à la frivolité ;
 Enfin, amis du bien, sourds à l'impiété,
 Rattachant nos esprits à la Rai on suprême,
 Et n'ayant que l'honneur et le vrai pour système,
 Il faut sur les débris des vices abhatus,
 Elever l'étendart de toutes les vertus.

Ainsi m'entretenoit mon sublime Interprète ;
 Alcime, il me sembloit voir, entendre un prophète,
 Lisant dans l'avenir et les secrets des cieux.
 Combien il fit couler de larmes de mes yeux,
 De ces larmes de joye et d'émotion tendre,
 Qu'on a tant de plaisir, tu le sçais, à répandre.
 Deux fois ayant osé lui demander son nom,
 Il sourit, et bientôt du plus modeste ton.....

“ Laisse là, me dit t'il, crois moi, pareille enquête,
 “ Et jamais à des noms, mon ami, ne t'arrête ;
 “ Faisons le bien, c'est tout : du reste ici tu vois,
 “ Un tendre serviteur du plus juste des Rois.”
 A ces mots il s'éloigne, et rentre en son boccage.

Depuis cette rencontre, en pensant à ce Sage,
 Ou quand je me remets son langage divin,
 “ Ah ! me disje, ils sont donc nos malheurs à leur fin,
 “ Et nous touchons au port après tant tourmentes.”
 D'un avenir qui flatte illusions charmantes !
 Ces généreux vengeurs, ces grands rois, ces guerriers,
 Deja je me les peins tout couverts de lauriers,
 Devant eux je vois fuir nos Brigands homicides,
 Trembler nos vils Tyrans, pâlir nos Régicides.

Tout

Tout change, tout pour moi prend un aspect nouveau,
 Louis semble à mes yeux sortir de son tombeau,
 Il remet à son fils le sceptre héréditaire :
 Rendue à la raison, à son vrai caractère,
 La France avec sanglots pleure ses attentats,
 Nous rappelle à grands cris, nous attend dans ses bras,
 Rélieve avec le trône et son culte et ses temples,
 Redonne de sa foi les plus touchans exemples,
 De sa démençe enfin, et de son repentir,
 Laisse à tout l'univers un profond souvenir.

Combien de tant d'espoir la séduisante image,
 M'attendrit, me console, anime mon courage !
 Tu le conçois. Alcime, ah ! viens donc sur ces bords,
 Accours les partager ces aimables transports.
 Oui, viens chez un grand peuple, opulent, noble et libre,
 Admiret de l'Etat le superbe équilibre,
 Et sous son sage Roi le bonheur des Sujets ;
 Viens chanter avec nous, publier leurs bienfaits,
 Et pour jamais guéris du tourment de l'envie,
 Même en nous rappelant notre triste patrie,
 Viens jusqu'à mon départ, d'un œil observateur,
 D' Albion avec moi contempler la splendeur.

FIN.

